

France 15<sup>ie</sup>  
Saigon.

191

## Le Théâtre

Qui se doutait, en voyant Gide debout acclamé dans sa loge au Théâtre Français, le soir de la générale des *Caves du Vatican*, que nous lui répétions pour la dernière fois notre admiration et notre gratitude ? Il m'avait dit quelques jours auparavant sa fatigue extrême... Je ne devrais le revoir que sur son lit de mort, masque sévère faisant comprendre mieux que jamais (à qui veut comprendre), qu'il fut un ascète plus qu'un homme de plaisir, nullement un professeur de vie facile et de laissez-aller.

Peut-être est-il mort, lui qui surveilla si scrupuleusement les répétitions de sa pièce, d'avoir voulu nous représenter sous un mode nouveau, et aussi parfaitement que possible, son cher Lafcadio. Le Lafcadio cher à son cœur pour sa pureté et son audace, mais non point proposé comme modèle. Sous les traits charmants de Roland Alexandre, dans l'optique grossie de la scène, il apparaissait clairement que le jeune héros de l'acte gratuit était plaint et non loué de la tragique erreur où il s'enferme lui-même. Gide le traite comme ce qu'il est, un enfant. Un enfant pur, fier et puéril, ironique et tendre, qui veut jouer son destin et celui des autres, et dont le destin se joue en une farce cruelle.

Pour moi, c'est avec un bien vif plaisir que j'ai retrouvé la distinction fondamentale des humains en « subtils » et « crustacés », et les « punte » que Lafcadio s'enfonce dans la cuisse, d'un poignard acéré, chaque fois qu'il a péché contre soi. Les entrevues de l'escroc Protos avec les bons catholiques (féroce « chargés ») m'ont fort divertie ; et celles du brave Amédée Fleurissoire avec l'académicien Julius de Bareglioul.

Naturellement l'aventure, découpée en dix-sept tableaux comme un scénario de film, ne pouvait que grossir les mille subtilités propres au roman — en général au génie — d'André Gide et plusieurs critiques le lui ont reproché. Mais il a voulu faire une farce, et il y a réussi. Le virus du non-conformisme, de la satire contre la bêtise, l'hypocrisie religieuse et sexuelle ou la vanité littéraire, est toujours aussi vivant, aussi cruel — purifiant l'air, balayant les fantoches au rythme endiablé de la mise en scène. Aucune longueur ; seulement, parfois, les pauses d'une jeunesse méditative, dangereuse et tendre. Quant au charme des décors, à l'ingéniosité de leurs changements, à la perfection des moindres mouvements, ils sont au-dessus de tout éloge.

Extrême, merveilleuse juvénilité de Gide, en sa 32<sup>e</sup> année...

L'année s'est terminée sur une autre comédie, charmante certes, mais de bien moindre portée : le *Complexe de Philémon* à Montparnasse. Peut-être en ai-je un peu voulu à M. Jean-Bernard Luc, parce qu'il est l'auteur de la très belle *Nuit des Hommes*. Le *Complexe*, à côté, c'est un petit air de flûte succédant à un beau duo de violoncelles. Mais pourquoi pas ?